Panorama sur la céramique marocaine

R. El Hraïki

INTRODUCTION:

On se propose, dans un premier temps, de présenter quelques exemples d'application à l'archéologie d'observations faites sur les céramiques traditionnelles du Maroc. Ces observations et ces applications ne constituent qu'un très faible échantillonnage des possibilités offertes par l'étude des céramiques marocaines. C'est ainsi qu'on n'abordera ni le problème des cadences de production, largement sous-estimées en archéologie, ni celui des structures de production et de commercialisation, ni même d'ailleurs tous les aspects techniques de la production. Mais les quelques exemples choisis nous suffiront pour aborder dans un second temps -et en manière de conclusion-quelques problèmes plus généraux concernant la bonne utilisation en archéologie des données ethnographiques.

LAVAGE DES ARGILES:

C'est une opération qui est admise comme allant de soi par la plupart des archéologues, dès lors qu'il s'agit de céramiques fines. Dans les fouilles des ateliers antiques et médiévaux on a donc voulu à tout prix retrouver des restes de bassins de lavage. Ceux-ci existent réellement dans l'Antiquité, mais pas de façon systématiques. C'est en tout cas ce que montrent bien les exemples ethnographiques marocains.

C'est ainsi par exemple que l'atelier le plus prestigieux du Maroc, celui de Fès qui fabrique les très belles céramiques émaillées que chacun connaît travaille en "terre franche", sans aucune installation de lavage. (Fig. 1).

L'argile - sortie de carrière et séchée - subit un trempage, puis un marchage (avec épuration manuelle, si nécessaire), puis un pourrissage, mais pas de lavage.

D'une manière générale on peut dire que les ateliers marocains traditionnels ignorent le lavage des argiles, quelle que soit leur production.

Certains ateliers actuels cependant procèdent au lavage de leurs argiles, mais il s'agit d'ateliers qui se veulent résolument modernes, et apparemment de pratiques récentes, comme à Salé, Ouled Sbeita et Safi. (Fig.2)



Figure 1 : Plat de Fès.

Les exemples ethnographiques nous rappellent cette évidence, que c'est le caractère plus ou moins fin des argiles qui décide seul de leur lavage, ou de l'absence de lavage. Par ailleurs, on notera que certaines habitudes modernes touchant au lavage des argiles résultent de la nécessité d'opérer des mélanges complexes (cas de certaines faïenceries européennes, cas de céramiques façonnées par moulage, etc...).

MELANGE D'ARGILE:

Les archéologues ont souvent tendance, devant une pâte fine, à considérer qu'il s'agit d'une argile lavée. Inversement ils ont souvent tendance à considérer qu'une pâte grossière représente une argile brute non traitée. Or l'expérience marocaine nous enseigne que les pâtes grossières sont généralement celles dont l'élaboration est la plus complexe (mélange de plusieurs argiles, ajouts de dégraissants, etc.). C'est que ces pâtes grossières marocaines correspondent à des fabrications culinaires faites dans chaque village ou presque. Or on n'y trouve pas nécessairement des argiles qui permettent d'obtenir de bonnes céramiques culinaires (faible

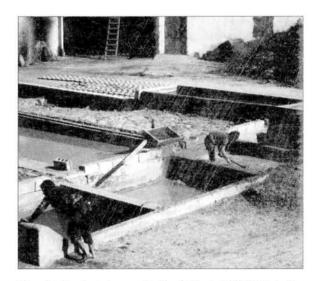


Figure 2 : Bassins de trempage d'argile : Ateliers de Salé (Cliché : R. EL HRAIKI).

coefficient de dilatation, structure lâche, etc.). D'où l'obligation d'arriver par tâtonnement à des mélanges possédant de telles caractéristiques. En revanche, les céramiques calcaires cuites à température élevée sont toujours faites au Maroc avec une seule argile, car il s'agit de céramiques non culinaires qui n'ont donc pas d'exigence technique particulière. Elles comportent parfois, surtout dans le Maroc Saharien, un dégraissant végétal qui sert surtout à faciliter le séchage des grosses pièces. C'est d'ailleurs le seul cas d'utilisation d'un dégraissant végétal au Maroc, ou à peu près le seul.

TREMPAGE DES ARGILES:

Ce qui frappe c'est le caractère extrêmement rudimentaire des installations de trempage, même lorsqu'il s'agit d'ateliers importants, et la modestie de leurs dimensions : il s'agit le plus souvent de simples fosses creusées dans le sol, dont le fond est tapissé de galets ou de morceaux de céramiques comme à Fès et à Tamgroute. (Fig. 3).

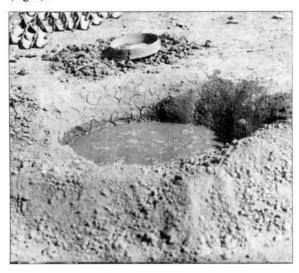


Figure 3 : Fosse de trempage : Ateliers de Fès : (Cl. R. EL HRAIKI)

Dans d'autres cas d'argile est simplement humectée en tas, avant tournage, comme à Tamslouht, ce qui ne laisse aucune trace archéologique. C'est d'ailleurs une remarque fréquente que l'on peut faire au Maroc : le peu de traces archéologiques laissées par la fabrication de la céramique.

PROBLEME DE L'EAU:

On écrit souvent que les ateliers de potiers consomment beaucoup d'eau et qu'ils doivent de ce fait être installés à proximité immédiate des rivières ou de sources importantes. Cette idée conduit souvent à interpréter des restes de rigoles découvertes dans des fouilles d'ateliers comme des restes d'adduction d'eau. L'expérience marocaine montre que les ateliers sont fréquemment installés loin des points d'eau. L'eau nécessaire à l'humectage ou au trempage est apporté par un aide, sans que cela fasse problème. D'ailleurs le potier et son âme consomment au moins autant d'eau que n'en demande la fabrication des céramiques. Un puits suffit en tout cas largement aux besoins d'un atelier important, comme à Tamslouht.

FAÇONNAGE:

Les observations faites au Maroc montrent à quel point la distinction entre ces deux techniques est souvent difficile, voire impossible à apprécier.

On connaît par exemple des vases sphériques ayant tous les caractères des céramiques modelées qui sont faits en réalité à partir d'une ébauche biconique tournée. Celle-ci est ensuite déformée au poing puis raclée (Tafza, Talatast, . . .) (Fig.4).



Figure 4: Le raclage d'un vase après tournage, région de Marrakech. (Cl. R. EL HRAIKI).

De très nombreux tours à pied sont en réalité utilisés comme de simples tournettes, à vitesse lente. Leur production ne se distingue pratiquement pas de celle qui est faite sur une tournette ou sur un véritable tour (Fig. 5, 6).

Il existe surtout un très grand nombre de techniques mixtes: fond modelé sur une forme repris et terminé au tour, forme modelée sur ou dans une autre forme et reprise autour, forme tournée, reprise par modelage, . . . On notera que les techniques de modelage ne sont pas les mêmes dans le nord



Figure 5: Tour à main, Karia Ba Med: région de Fès (Cl.: R. EL HRAIKI).



Figure 6: Modelage d'un plat sur tournette, Oued Amlil, région de Taza. (Cl. R. EL HRAIKI).

du Maroc, que dans le sud, et dans l'Afrique subsaharienne. (Fig. 7).

CUISSON:

Les installations de cuisson sembleraient être de celles qui auraient le plus de chance de laisser des traces archéologiques. Pourtant la majorité des ateliers marocains (près de 60 % des 400 ateliers traditionnels répertoriés) cuisent en aires, les céramiques n'étant protégées que par une légère dépression centrale ou par quelques blocs de pierre disposés sur un ou plusieurs côtés. Et parmi les 40 % de fours restant la plupart serait d'installation récente. C'est dire la modestie des traces laissées par la cuisson des céramiques anciennes sur l'ensemble du Maroc. (Fig. 8 à 12).

Lorsque la cuisson a lieu dans des fours, il s'agit presque toujours de fours cylindriques, largement ouverts vers le haut. On notera que ce type de four est utilisé même pour la fabrication de céramiques glaçurées. A noter aussi la

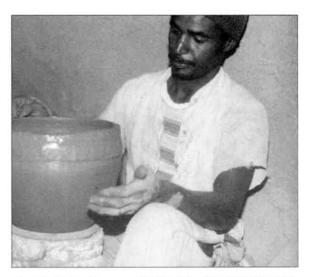


Figure 7: Montage d'un vase au colombin, région de Taroudant. (Cl. : R. EL HRAIKI).

cuisson des céramiques dans les fours à pain (Farran Ali), connue également en Provence par les textes médiévaux. On notera encore des cuissons à la pièce (Oued Amlil), des cuissons en meule lente (surtout dans le nord du Maroc), et des cuissons en meule rapide (surtout dans le Haut-Atlas et le Maroc Saharien).

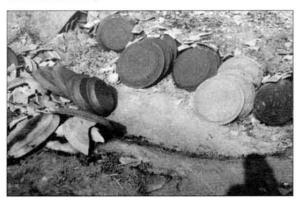


Figure 8 : Cuisson des vases en meule, Karia Ba M^{ed}, région de Fès. (Cl. R. EL. HRAIKI).



Figure 9 : Cuisson en air : Délimitée par trois murés, région de Taroudant. (Cl. R. EL HRAIKI)



Figure 10 : Cuisson des poteries dans un four à pain, région du Rif. (Cl. : Y. MONTMESSIN).



Figure 11: Four cylindrique, Ksar El Kabir. (Cl. A. DESBAT).



Figure 12: Four en voûte, région d'Erfoud. (Cl. A. DESBAT).

CONCLUSION:

Il est clair que l'utilisation en archéologie des données ethnographiques exige que l'enquête ne soit pas trop ponctuelle. Malheureusement, c'est souvent le cas pour la céramique où l'on généralise des observations isolées, sans contrôle aucun. Mais l'extension du domaine géographique soumis à l'enquête ne suffit pas à se prémunir de tous les dangers. On en citera un exemple qui nous servira de conclusion:

On observe dans le nord du Maroc (en Algérie et en Tunisie aussi), que les céramiques cuites en aire sont cuites à basse température et même à très basse température (600 à 700° C en moyenne). D'où l'idée, fréquemment avancée en archéologie, qu'une cuisson en aire est une cuisson qui est nécessairement faite à basse température, et qu'il ne peut être autrement. C'est à Hélène BALFET qu'on doit les premières observations capitales sur ce problème, lorsqu'elle note le soin que les potières et les potiers prennent souvent pour éviter que la combustion se fasse trop rapidement, et la difficulté que présente ce contrôle de la combustion et donc celui de la température atteinte. Ces observations montrent bien que la liaison cuisson en aire - cuisson à basse température, n'est pas une liaison naturelle, mais une liaison qui est souvent voulue imposée par la potière ou le potier.

Reste à comprendre les raisons de ce choix. Il résulte de l'interaction d'une production indifférenciée, culinaire et non culinaire, et de quelques données techniques.

L'existence d'une production indifférenciée, culinaire et non culinaire, signifie que dans chaque centre de production toutes les céramiques sont faites de la même manière, utilisant les mêmes pâtes et cuites selon le même procédé. Comme les céramiques à usage culinaire sont celles qui ont les exigences techniques les plus contraignantes (faible coefficient de dilatation, texture lâche, etc.), on peut donc dire que dans chaque centre de production toutes les céramiques sont faites, pour l'essentiel, comme s'il s'agissait de céramiques culinaires.

Quant aux données techniques qui interviennent ici, c'est d'abord l'obligation d'avoir, pour les céramiques à usage culinaire, un coefficient de dilatation qui soit le plus faible possible, ou à défaut, une texture qui soit aussi lâche que possible. Mais les argiles qu'on trouve au Maghreb sont les mélanges variés dont les propriétés ne sont le plus souvent guère satisfaisantes pour des fabrications culinaires, donnant des céramiques dont les coefficients de dilatation sont trop élevés. Cette situation (et la dispersion de la production qui réduit encore les possibilités de choix des argiles) a donc conduit les techniques à se fixer sur un dénominateur commun, applicable à to les les qualités d'argiles : basses températures de cuisson et pâtes relativement grossières. Mais rien qui soit réellement lié à la cuisson en aire.

Lorsqu'on a compris les raisons techniques (et géologiques) qui ont imposé au Maghreb la liaison céramique culinaire - céramique à basse température, on comprend aussi les raisons de la liaison apparente céramique cuite en aire - Céramique cuite à basse température, la cuisson en aire n'étant due qu'au caractère domestique, et donc très dispersé, de la production. D'ailleurs, on peut s'attendre à trouver dans d'autres conditions géologiques, et avec d'autres modes de productions, des céramiques cuites en aire qui soient cuites à des température élevées (c'est ce qu'on observe par exemple dans le nord de l'Espagne et du Portugal et en Afrique Noire). Tout ceci illustrant la nécessaire intervention des données technologiques dans la recherche ethnoarchéologique.

BIBLIOGRAPHIE:

BALFET, H. A propos du Tour de potier : l'outil et le geste technique." L'homme, hier et aujourd'hui" Recueil d'études en hommage à André Le Roi-Gourhan . Paris : Ed. Cujas, 1973, p. 109-122.

BALFET, H. La céramique comme documents archéologiques. Bulletin de la société préhistorique française (Paris), t. L XIII, fasc. 1, 1966, p. 282-310. BALFET, H. Note sur le façonnage des poteries préhistoriques. Bulletin de

la société préhistorique française (Paris), n°4, 1953, pp. 211-217, 1 pl. BALFET, H. La Poterie des Aît Smail du Djurdjura : éléments d'étude esthétique. Revue africaine, t. 99, 1955, pp. 289-340.

BALFET, H. Poterie féminime et poterie masculine au Maghreb. Thèse pour le doctorat ès lettres, Paris, 1979. 2 vol. (518 p.). 50 pl.

BEL, A. Les Industries de la céramique de Fès. -Alger; Paris : Ed. J. Carbonel -A. Leroux, 1918. 309 p. . ill.

BRISSAUD, P. Les Ateliers de potiers de la région de Louqsor. Le caire : Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire, 1982. 226 p.: 17 pl.

EL HRAIKI, R.; PICON, M.; ROBERT D. Ateliers producteurs et commerce transaharien à l'époque médiévale In: La ceramica medievale del Mediterraneo Occientale, Congresso internazionale della Universita' degli studi di Siena (Siena-Faenza, 1984), Faenza, Edizioni all'Insegna del Giglio. p. 51-54. EL HRAIKI, R. La Poterie traditionnelle marocaine. Mémoire de maîtrise, Lyon 2, 1984, 2 vol. (143 p.) III et pl.

JOLY, A. Les Industries de la terre cuite. Archives Marocaines, t. VIII, 1906. p. 265-290.

PICON, M. Introduction à l'étude technique des céramiques sigillées de Lezoux. Dijon, Faculté des Sciences Humaines, Centre de recherches sur les techniques gallo-romaines, 1973.

VOSSEN, R.; Ebert, W. Poterie Marocaine: localités de potiers et centres de poterie, un inventaire sur tout le pays (1980). Bonn, 1986.